

## Une visite

Nous sommes au milieu d'un matin du printemps 1967. Je suis venu en voiture du centre d'Oxford, par le pont de Magdalen, en suivant la route de Londres, et je suis monté jusqu'au faubourg de Headington, convenable et triste. Après une grande école libre pour jeunes filles j'ai tourné à gauche dans Sandfield Road, une rue bordée de maisons en brique à deux étages, chacune derrière son jardin bien propre.

Le numéro soixante-seize est au fond de la rue. La maison peinte en blanc est en partie cachée par une barrière assez haute, une haie et des arbres qui la dépassent. Je range la voiture, j'ouvre la barrière cintrée, je prends le petit chemin entre les rosiers et je sonne à la porte.

Long silence, sauf la rumeur lointaine des voitures sur la grand-route. Je pense sonner à nouveau, ou partir, quand le professeur Tolkien ouvre la porte.

Il est un peu plus petit que je ne m'y attendais. Il fait tant de cas de la taille dans ses livres

qu'il est un peu étonnant de voir qu'il est un peu en dessous de la moyenne – pas beaucoup, mais assez pour qu'on le remarque. Je me présente, et comme j'ai pris rendez-vous et que je suis attendu, le regard critique et quelque peu sur la défensive qui m'avait d'abord accueilli est remplacé par un sourire. Une main s'est offerte et serre la mienne avec fermeté.

Derrière lui, je vois l'entrée, petite et nette, avec tout ce qu'on peut s'attendre à trouver chez un couple de petits-bourgeois âgés. W. H. Auden, dans une remarque malvenue reprise par les journaux, trouvait la maison « hideuse », mais c'est absurde. C'est une maison de banlieue ordinaire.

Mme Tolkien se montre un instant pour me saluer. Elle est plus petite que son mari, une vieille dame bien nette avec des cheveux blancs bien tirés et des sourcils noirs. On échange des plaisanteries, puis le professeur sort par la grande porte et me fait entrer dans son « bureau » sur le côté de la maison.

Ce bureau est un garage depuis longtemps déserté par les voitures (il m'explique qu'il n'a plus de voiture depuis le début de la Seconde Guerre mondiale) qu'il a aménagé après avoir pris sa retraite, pour abriter les livres et les papiers qui, auparavant, étaient dans son bureau du collègue. Les étagères sont bourrées de dictionnaires,

d'ouvrages d'étymologie, de philologie, de textes en plusieurs langues, surtout en ancien anglais, en moyen anglais et en vieux nordique. Il y a aussi une partie consacrée aux traductions du *Seigneur des Anneaux* en polonais, en hollandais, en danois, en suédois et en japonais. La carte de son imaginaire « Terre du Milieu », est épinglée au cadre de la fenêtre. Par terre, une très vieille valise pleine de lettres, sur le bureau des bouteilles d'encre, des plumes, des porte-plume et deux machines à écrire. La pièce a une odeur de livres et de tabac.

Elle n'est pas très confortable et le professeur s'excuse de me recevoir dans ce bureau, mais il m'explique qu'il n'y a pas de place dans la chambre-bureau de la maison, là où il écrit. En tout cas, dit-il, c'est provisoire, il espère arriver à terminer bientôt la plus grande partie du travail qu'il a promis à ses éditeurs et en ce cas, Mme Tolkien et lui pourront bientôt déménager dans un endroit plus confortable et plus agréable, loin des visiteurs et des interruptions. Après cette remarque, il semble un peu gêné.

J'enjambe le radiateur électrique et, sur son invitation, je m'assieds dans un fauteuil à bascule, pendant qu'il sort sa pipe d'une poche de sa veste en tweed en m'expliquant longuement pourquoi il est incapable de m'accorder plus de quelques minutes. Un réveil bleu vif retentit dans la pièce comme pour souligner ses propos. Il me dit

qu'il lui faut éclaircir une apparente contradiction dans un passage du *Seigneur des Anneaux*, indiquée par une lettre de lecteur ; un sujet qui le requiert d'urgence puisqu'une édition corrigée du livre doit bientôt paraître. Il m'explique tout, en détail, parlant de son livre non comme d'une œuvre d'imagination mais comme d'une chronique d'événements réels. Il semble se voir, non comme un auteur qui doit corriger ou expliquer une légère erreur, mais comme un historien devant éclaircir un point obscur dans un document historique.

D'une manière déconcertante, il semble croire que je connais son livre aussi bien que lui. Je l'ai lu plusieurs fois, mais il me parle de détails qui pour moi ne veulent rien dire ou pas grand-chose. Je commence à craindre qu'il ne me lance une question incisive qui révélera mon ignorance, et justement il me pose une question, heureusement de pure forme, et à quoi je n'ai rien d'autre à répondre que « oui ».

Toujours nerveux, je redoute d'autres questions plus difficiles ; d'autant plus nerveux que je ne comprends pas tout ce qu'il dit. Il a une voix étrange, grave, mais sans résonance, parfaitement anglaise, mais avec une qualité que je suis incapable de définir, comme si elle venait d'une autre époque ou d'une autre civilisation. Et la plupart du temps il ne parle pas clairement. Les

mots se bousculent au portillon. Des phrases entières sont abrégées, escamotées dans la hâte d'en souligner le sens. Souvent il lève la main et se tient la bouche, ce qui le rend d'autant plus difficile à comprendre. Il se lance dans des phrases compliquées en hésitant à peine – puis vient un long silence où il attend sûrement que je réponde. Que je réponde à quoi ? S'il y avait une question, je ne l'ai pas comprise. Soudain il reprend (sans avoir jamais fini sa phrase), et en vient à une conclusion énergique. Ce faisant il serre sa pipe entre ses dents, parle avec les mâchoires contractées, et gratte une allumette au moment de la conclusion.

Je me débats une fois de plus pour faire une remarque intelligente, une fois de plus il reprend avant que j'aie trouvé. Il s'empare d'un fil à peine indiqué, et se met à parler d'une remarque d'un journaliste qui l'a mis en colère. Je sens alors que je peux apporter ma contribution, et je dis quelque chose qui, je l'espère, aura l'air d'être intelligent. Il m'écoute avec un intérêt poli, me répond longuement, transforme ce que j'ai dit, et qui était vraiment très ordinaire, pour en faire très bon usage, et me faire croire que ce que j'ai dit en valait la peine. Puis il change brusquement de sujet, et je suis perdu encore une fois, ne pouvant guère que prononcer ici et là un monosyllabe d'acquiescement, bien qu'il me vienne à l'esprit

que j'ai peut-être autant de valeur comme auditoire que comme interlocuteur.

Il bouge sans arrêt en parlant, et marche de long en large dans la petite pièce obscure avec une énergie qui frise l'agitation. Il brandit sa pipe en l'air, la cogne sur un cendrier, la remplit, frotte une allumette, et n'en tire jamais que quelques bouffées. Il a des mains petites et nettes, ridées, une alliance toute simple au majeur de la main gauche. Ses vêtements sont un peu froissés, mais ils lui vont bien ; et, bien qu'il ait soixante-seize ans, on ne voit guère qu'un soupçon de brioche entre les boutons de son gilet de couleur. Je ne peux pas regarder longtemps ses yeux, ils se promènent dans toute la pièce, ou regardent par la fenêtre, avec de temps en temps un coup d'œil perçant vers moi ou un regard prolongé, comme s'il avait atteint un point crucial. Il a les yeux entourés de rides et de plis qui changent à chaque saute d'humeur, et la soulignent.

Le flot de paroles se tarit un instant ; il rallume encore sa pipe. Je saisis l'occasion, je dis ce qui m'amène, et qui maintenant me paraît sans importance. Pourtant, il s'y attache immédiatement avec enthousiasme et m'écoute avec attention. Puis, quand cette part de la conversation est terminée, je me lève pour partir ; mais, pour le moment, ce départ n'est ni attendu ni souhaité, puisqu'il a recommencé à parler. Il se plonge une fois de

## UNE VISITE

plus dans sa propre mythologie. Il a les yeux fixés au loin sur un objet quelconque et semble avoir oublié ma présence, agrippé à sa pipe comme s'il parlait dans son tuyau. Il me vient en tête que, pour l'apparence extérieure, c'est vraiment l'archétype du *don* d'Oxford, parfois même sa caricature. Or c'est justement ce qu'il n'est pas. C'est plutôt comme si quelque étrange esprit avait pris l'aspect d'un vieux professeur. Son corps est en train d'arpenter une pauvre chambre de banlieue, mais son esprit est très loin et parcourt les plaines et les montagnes de la Terre du Milieu.

Puis c'est fini, on me conduit hors du garage, jusqu'à la barrière du jardin – la petite qui est en face de la porte d'entrée ; il m'explique qu'il doit garder cadenassées les portes du garage pour empêcher les spectateurs des matches de football de garer leurs voitures dans son allée quand ils vont au stade voisin. Ce qui me surprend plutôt, il me demande de revenir le voir. Pas pour le moment, car lui et Mme Tolkien ne se sentent pas bien et vont partir en vacances à Bournemouth ; son travail a plusieurs années de retard ; ses lettres s'entassent sans qu'il y réponde ; mais un jour, bientôt. Il me serre la main et disparaît, l'air quelque peu égaré, à l'intérieur de la maison.